devenir nos idées personnelles, si nous ne les acceptons qu'après les avoir bien comprises, si nous sommes capables d'en rendre compte et de les expliquer. Quand vous avez bien saisi un théorème de géométrie, la vérité démontrée vous appartient aussi complètement qu'à celui qui vous l'a enseignée, qu'à celui qui l'a découverte. Eh bien ! de bonne foi, quand vous reprenez, après tant d'autres, ces antithèses de La Bruyère, vous êtes-vous bien rendu compte, êtes-vous bien convaincu de l'exactitude de ce jugement? Croyez-vous que Racine soit en effet le peintre de la réalité, et qu'il puisse être revendiqué par cette classe, aujourd'hui si nombreuse, de poètes et d'écrivains, qui s'appellent eux-mêmes réalistes? Racine réaliste! le seul rapprochement de ces termes ne suffit-il pas à réfuter la proposition? C'est qu'en effet, pour être consacrée, elle n'en est pas moins fausse.

Le vrai, c'est que l'un et l'autre représentent l'idéal, c'est-à-dire quelque chose de supérieur à la réalité; si l'on veut, la perfection de la réalité; dans l'un, c'est l'idéal de la force, de la liberté, triomphant de tous les obstacles, et soumettant à la raison les passions, les événements, la fortune; dans l'autre, c'est l'idéal du sentiment, régnant souverainement dans le cœur qu'il a envahi. Corneille nous propose ce spectacle, vraiment olympique, d'une volonté humaine aux prises avec les tentations qui peuvent l'assaillir. et sur ces agitations désordonnées il ramène bientôt le calme et l'apaisement. Racine nous montre le trouble et l'inquiétude sans fin de ces passions que rien ne maîtrise. L'un nous exhorte et nous attire par la beauté de la victoire; l'autre nous effraie par la honte et les malheurs de la défaite. Mais est-ce à dire que la vraie nature de l'homme soit dans cette faiblesse et cet abandon, plutôt que dans l'énergie de la résistance? Je vais plus loin: si l'on veut le portrait véritable de l'homme, tel que la nature l'a fait, tel qu'une psychologie exacte le révèle, c'est à Corneille qu'il faut le demander. J'insiste sur cette observation que je crois nouvelle, parce qu'elle me paraît expliquer, avec la diversité de deux génies, le caractère propre de leur système dramatique.

Dans la tragédie de Corneille, à peine l'action engagée, que voyons-nous? Une âme héroïque dans la situation où les anciens nous montrent Hercule, sollicité d'un côté par la volupté, de l'autre par la vertu.

> Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
> S'assit, dit-on, un jour, entre un double chemin;
> Il vit la Volupté qui lui tendait la main,
> Il suivit la Vertu, qui lui sembla plus belle!
>
> (A. DE MUSSET.)

Certes, c'est là une difficulté que toute âme humaine connaît, ainsi que la lutte intérieure qui doit la résoudre. Ces délibérations du Cid ou d'Auguste, chacun les a reprises pour son propre compte, et si nous avons réduit la passion au silence, si nous avons pu dire:

> Je suis maître de moi...
> Je le suis, je veux l'être,

nous avons reconnu alors la nature, la réalité dans l'idéal que le poète nous propose.

Au contraire, dans Racine, la volonté est, pour ainsi dire, supprimée; elle n'a pas de rôle dans ses pièces. Comme dans le théâtre grec, une sorte de fatalité mène tous les événements; si ce n'est point le destin, c'est cette fatalité que le jansénisme lui a enseignée. La passion envahit ses personnages; ils se laissent aller sans résistance à leur invincible faiblesse. Les seules luttes que présente sa tragédie, sont celles qui naissent de deux passions contraires dans le même cœur, ou du choc des passions rivales entre les personnages, comme la tempête du conflit des vents; mais la volonté ne vient jamais calmer les flots bouleversés. Pyrrhus hésite à livrer le fils d'Hector: c'est qu'il n'a point encore désespéré d'Andromaque; Hermione recule au moment d'assassiner Pyrrhus: c'est que l'amour est plus fort que la vengeance. Mais aucun d'eux ne dira jamais: je suis maître de moi! Les résolutions ne sont que des désirs impuissants, les remords, le regret mélancolique d'une âme qui assiste à sa propre chute, sans trouver la force de se relever.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait point dans cette tragédie la morale la plus pure.

D'abord il y a partout une raison saine, qui ne donne point au mal les couleurs du bien, qui ne fait point un mérite des faiblesses, ni du crime une vertu de plus; il y a cette délicatesse toujours chaste de l'expression qui purifie tout, et dans les